Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 81 (1945)

Anhang: Supplément au no 34 de L'éducateur : 42me fascicule, feuille 2 : 29.09.1945 : Société pédagogique de la Suisse romande : bulletin bibliographique

Autor: Commission pour le choix de lectures destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Supplément au N° 34 de L'ÉDUCATEUR

42me fascicule, feuille 2
29 septembre 1945

Société pédagogique de la Suisse romande

Bulletin bibliographique

publié par la Commission pour le choix de lectures
destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires

---

Ouvrages destinés aux enfants de 10 à 16 ans

Nos amis les animaux, par Raoul Montandon. Illustrations de Robert Nicolet. Lausanne, Héliographia S. A. 30 × 21 cm. 62 pages. Prix : 5 fr. 50.

Voici un album charmant, tant par le texte que par l'illustration, et qui fera la joie de la jeunesse à qui il est destiné. L'auteur, désireux de nous faire aimer nos « frères inférieurs » en les comprenant mieux, a recueilli un grand nombre d'histoires et d'anecdotes authentiques dont les héros sont des animaux. En lisant son texte plein d'intérêt, nous faisons véritablement plus ample et plus amicale connaissance non seulement avec les animaux « supérieurs » (chien, cheval, chat, éléphant), mais aussi avec d'autres bêtes moins bien douées peut-être mais dignes cependant d'intérêt et de sympathie : oiseaux, tortues, voire renards et rats. Et nous apprenons à connaître leur psychologie, leur « âme » (car l'auteur est persuadé que les animaux supérieurs sont doués d'une âme intelligente et sensible. Pourquoi pas ?)

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est instructif et plein de cœur. De plus, il est illustré de quelque 140 dessins fort bien faits qui en rendent la lecture plus attrayante encore. C'est donc bien là un album qui mérite de trouver place dans toutes les bibliothèques scolaires et dans l'étagère de tous ceux qui aiment les animaux.

Un bien joli cadeau à offrir à des enfants. H. D.

Théo le petit réfugié, par Elsa Muschg, adaptation française. Lausanne, Payot. 19 × 14,5 cm. 159 pages. Couverture illustrée.

A Zurich, un 1er avril. Les écoliers entrent en vacances. M. Kümmerli, le vieux maître, s'entretient avec Sœur Gertrude qui promène les enfants de la Crèche. Arrive une pauvre femme, réfugiée d'origine suisse dont le mari est au front. Elle confie pour un moment son petit Théo à la nurse... Pour un moment ? ... Elle ne reviendra plus : elle est morte !

Le bon maître recueillera Théo, l'orphelin ; Sœur Gertrude sera la marraine. Théo a les cheveux rouges. « Quand le soleil brille sur ta tête, lui dit M. Kümmerli, il me semble que tu portes là une lumière, une lumière dorée que j'aime voir. »

Malgré la mort du brave homme, malgré la mauvaise action de Lise, la bonne — qui se rachètera, — malgré l'intimité de Mme Büser, la sœur du pédagogue défunt, Théo portera en lui cette lumière, jusqu'au bout. Des amis l'aideront : le peintre Gut, le bon jardinier Fürrer et sa fille Ursule ; le premier encourageant son goût de coloriste, le second le défen-

dant et le recueillant, la dernière nouant avec lui une fraîche et prometteuse amitié. Jusqu'au jour où, dans le restaurant chic, joue l'orchestre hongrois conduit par le violoniste unijambiste Alex Horward. Celui-ci, grâce aux petits vêtements et au collier d'ambre que Théo a conservés après la mort de sa mère, et guidé par la lumière miraculeuse qu'irradie la chevelure de l'enfant, peut reconnaître dans l'apprenti-jardinier baptisé Lorphelin, son propre fils.

Mais l'artiste ne l'arrachera pas à ses parents adoptifs : il doit lui-même poursuivre sa carrière, tandis que le petit réfugié pourra se consacrer à son rêve : devenir un vrai peintre.

Ce livre, que dépare par endroits un français un peu lâche, plaît par sa noble inspiration. A. C.

Bibliothèques populaires

A. Genre narratif

Toundra, par E.-N. Manninen, trad. du finlandais par R. Pettersen. Neuchâtel, Attinger. 19,2 × 14 cm. 239 pages. 20 hors-texte.

De tels livres plaisent par le dépaysement qu'ils apportent. « Un vent frais se lève, secouant les feuillages éclatants, dont il jonche les sombres pelouses de lichen. As-tu vu les derniers reflets du soleil couchant embraser peu à peu les hautes cimes ? As-tu vu la lumière froide et muette des étoiles rayer le ciel par-dessus les blanches pyramides de neige, alors que la constellation de la Grande Ourse poursuit sa course dans la sombre profondeur de la nuit ?

» As-tu connu Maareh'Ant, le vieil éleveur de rennes, dont la vie commença et s'acheva dans la toundra ? »

Oui, vraiment, à part Maareh'Ant, dont ce livre conte l'existence, le personnage principal est bien la toundra, celle qui appauvrit le riche dans ses vieux jours. Maareh'Ant est un rusé Lapon qui posséda d'immenses troupeaux de rennes ; hélas ! aujourd'hui il est seul avec sa vieille épouse Magga, son unique renne Jevna et ses souvenirs qu'il remâche. Eleveur de rennes ! il faut être vaillant pour faire ce métier-là !

La prudence, les réticences, les hésitations mentales du Lapon — ce peuple étonnant, — les croyances, la justice peu pressée, les rivalités entre Finnois et Norvégiens sont racontées de telle manière que le lecteur croit vivre dans ces régions désolées, le long du fleuve Tana qui se rend à la mer Glaciale. L'auteur a le sens du paysage :

« Maareh'Ant ne trouve pas le sommeil. Il est debout dans un coin de la hutte, les orteils allongés. Il écoute...

» Au premier plan, un taillis gris-brun, froid, désolé ; derrière, au loin, des toundras à perte de vue, striées de bandes d'un bleu profond. Immédiatement au-dessus, une couche d'air d'un bleu pâle qui, tout en haut, passe au violet. La lune navigue dans la nuit d'avril sans se soucier des nuages, froide et muette, semblable à une lampe allumée trop tôt, qui ne brille pas tant que s'attarde le jour. »

Un livre plein, un beau livre ! A. C.

La Boîte à musique, par Jean-Bard. Neuchâtel, Victor Attinger. 18,8 × 12,2 cm. 203 pages. Prix : 5 fr.

Dans son avant-propos, M. Jean-Bard fait connaître que, parallèlement au roman, il a « traduit cette rêverie par un divertissement théâtral et musical intitulé Carrousel ». Je n'ai ni vu ni entendu « Carrousel », mais après lecture de « La Boîte à musique », je me représente assez

bien un théâtre de marionnettes où tout serait à l'échelle des personnages : le petit train-joujou aux wagons de bois en rouge et jaune qui ferait le tour de la scène comme les trains électriques exposés en montre des boutiques aux fêtes de fin d'année, le funiculaire appuyé contre la colline de carton, l'église, le château, le village semblables aux plots vernis des enfants. Oui, M. Jean-Bard est homme de théâtre jusque dans son roman.

L'histoire tient du conte de fées et de la farce. Conte par la présence de l'énigmatique étrangère, surnommée la dame à la fleur, et du malin qui tire les fils dans la coulisse ; farce par l'épisode du get-apens où le garde-champêtre, à l'égal du gendarme chez Guignol, est gentiment moqué : n'est-ce pas lui qui envoie une décharge de poivre dans le... où vous savez du beau facteur Albert, amoureux de Blondine ? et c'est Marie, la gouvernante du château lorgnée par ce même garde-champêtre, qui est chargée par la vox populi de poser des compresses sur la surface endommagée ! tandis que le « mômier » Siméon Legris, abstinent pétri de scrupules, n'a d'yeux que pour Brunette, la fille au pintier !

Tout s'achève par un triple mariage dans lequel tout le monde — Eglise, château, auberge, commères, — trouve son compte, et le lecteur aussi, s'il consent à s'égarer pour un peu sur le chemin trop délaissé de la fantaisie. A. C.

Les sœurs Burglin, par Marguerite Hauser, trad, de Marcelle Rochat. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé. 20,5 × 13,5 cm. 260 pages. Couverture illustrée. Prix : 6 fr.

Nous sommes en 1895. Agnès Morand se laisse épouser par Robert Burglin qu'elle n'aime pas. Hélas ! sa mère n'a vu que la situation qui serait faite à la jeune Mme Burglin, l'épouse du riche pharmacien propriétaire de la maison « Zur Waag » sur l'Obergasse, le meilleur parti de la ville.

Robert Burglin et sa sœur Henriette Suter-Burglin appartiennent à une famille pour laquelle le respect du passé, de l'étiquette, de l'autorité est chose sacrée. On y est honnêtement dur, hautainement hospitalier, prodigue par devoir aux anniversaires, mais le cœur n'a guère de part à tout cela qui n'est que vanité de caste.

C'est entre de telles gens et les deux jumelles qui lui naîtront que la douce et patiente Agnès va déchirer son existence. Une ou deux figures éclaireront de leur sourire ce repliement : d'abord François Burglin, l'exception de la famille, le joueur et l'artiste, qui vit à Paris et qui, lors d'une rare visite en Suisse, s'éprend d'Agnès ; celle-ci l'aimera en secret, mais demeurera fidèle au devoir ; puis le professeur Amsler et sa femme : la bonne tante Louise, si compréhensifs.

Les sœurs Burglin, ce sont justement les filles jumelles d'Agnès : Anne et Elisabeth dont le père, déçu de n'avoir pas de fils, ne saura jamais se faire aimer ; il leur barrera la route ; mais elles, aussi volontaires et énergiques que lui, feront acte d'indépendance : Elisabeth en rejoignant en Allemagne pour l'épouser un acteur autrichien qui sera tué pendant la guerre 14-18, après la naissance d'un fils ; Anne en se donnant à un jeune fournisseur de son père dont ce dernier n'a pas voulu pour gendre, un lieutenant français auprès duquel elle accourt dans un hôpital afin d'y contracter un mariage de guerre : il est blessé !... Mais elle ne verra que son nom sur une croix. François Burglin la recueille chez lui, à Meudon, et, pour sauver l'honneur, l'épouse en un mariage blanc quelques mois avant la naissance du fils du lieutenant défunt.

Dès lors, les sœurs Burglin vivront chacune pour leur enfant, renon-

çant à se laisser aimer de nouveau. Elles se retrouveront parfois, leur mère les verra, tandis que leur père, trop fier, ne peut pardonner. Poutant, vieilli, il consent à recevoir ses filles et ses petits-fils. Mais déjà on parle de nouvelle guerre (on est en 1938) ; les deux cousins devront-ils se battre comme les pères ? C'est dans l'inquiétude qui précéda le dernier conflit que s'achève ce livre, intéressant sans doute, mais que déparent des longueurs et des maladresses, et qu'on voudrait mieux écrit.

A. C.

Cinq nuits, par Victoria Cross, trad. de l'anglais par G. Fabret. Genève, Ed. du Mont-Blanc. 19,8 × 13,8 cm. 311 pages. Prix : 6 fr. 50, + imp.

Ces cinq nuits sont cinq « tranches » de la vie de deux artistes unis en dehors du mariage : le peintre Trévor et sa cousine Viola, musicienne. Quand le peintre s'éprendra de ses modèles, ce sera uniquement par les sens. Aucun ne le satisfera pleinement, esprit et corps, ni le jouet qu'est Souzy, la petite Chinoise, ni la violente Romaine Veronica. Seule Viola possède tout : splendeur physique, noblesse morale. Après une séparation voulue par elle, les amants se retrouveront pour ne se quitter jamais.

Dévouement sublime d'une femme qui aime exceptionnellement ; égoïsme de l'homme acceptant, quitte à les apprécier plus tard, les hauts sacrifices qui lui sont consentis.

L'auteur, dont la palette est riche, excelle à décrire les paysages tout à tour traversés : l'Alaska, la campagne anglaise, puis de San-Francisco à travers le Mexique jusqu'à Tampico, comme elle réussit à pénétrer les arcanes du cœur dont elle maîtrise la complexité.

Roman passionné libéré de toute convention. A. C.

B. Histoire et biographies

Libéré, par Emile Nègre, préface de M. le pasteur P. Mutrux. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé. 19,3 × 12,9 cm. 167 pages. Dessin sur la fourre. Prix : 3 fr. 75.

C'est l'histoire d'une conversion dans un « stalag », celle du « grand Jules » en qui sans doute l'auteur s'est incarné.

Travail au chantier, occupations de la chambrée, réflexions des camarades sur la guerre, les métiers, la Patrie et la foi, pratique de la souffrance, exercice de la charité, tout cela respire l'authenticité, le vécu.

Un jour vient l'évacuation vers la France encore occupée, vers la famille qui attend. Le « grand Jules » essaie de vivre selon sa foi, mais le doute l'assaille ; il apprend de son fils ce qu'est la confiance et voit qu'il est nécessaire d'être « pareil à l'un de ces petits ». ... Il rentre donc dans l'Eglise à laquelle, dit M. Mutrux dans sa préface, les anciens prisonniers demandent « de croire en Celui qui leur a fait signe lorsqu'ils étaient en captivité pour qu'ils connussent la libération ».

A l'Eglise de répondre. A. C.

L'épopée alpestre, par Charles Gos. Neuchâtel, Victor Attinger. 16,5 × 12,5 cm. 186 pages. Prix : 4 fr. 80.

Est-il nécessaire d'être un alpiniste fervent, un varappeur enragé pour goûter la lecture du dernier ouvrage de M. Ch. Gos ? Pas du tout. Je ne suis ni l'un ni l'autre et je viens de lire, cependant, avec un intérêt soutenu, la belle « Histoire » qui a nom « L'épopée alpestre ». Car c'est bien d'histoire qu'il s'agit. L'auteur — et chacun connaît l'amour qu'il voue à la montagne — a voulu nous la présenter historiquement.

Et son Précis est une réussite. Depuis l'Antiquité chaldéenne jusqu'aux escalades contemporaines, Ch. Gos, servi par une érudition remarquable — et jamais ennuyeuse ! — fait défiler devant nos yeux toute l'histoire de la montagne. C'est un film qui se déroule, intéressant, pittoresque, curieux ; car l'œuvre en question est une œuvre originale : il n'existe rien de semblable en effet, dans toutes les littératures alpestres. On comprendra aisément qu'il est impossible de résumer en quelques lignes cette longue « Histoire » que l'auteur a su condenser en moins de deux cents pages. Bornons-nous donc à donner une idée de la riche matière du volume en le feuilletant rapidement. Voici d'abord l'Antiquité : la Tour de Babel, le Parnasse, le Sinaï, la montagne dans les littératures grecque et latine. Voici le moyen âge : sa peur de la haute montagne, les traversées des grands cols (Saint-Bernard), l'influence de la montagne sur la littérature et la peinture, la naissance de l'alpinisme (au XIIIe siècle), les premiers ascensionnistes suisses (des prêtres de Lucerne qui furent emprisonnés pour avoir tenté de gravir le Pilate en 1387 !). Survient la Renaissance, apportant un sentiment nouveau : la curiosité pour la montagne. Les savants commencent à s'y intéresser (Conrad Gessner et Josias Simler), les écrivains à en parler (Léonard de Vinci, Rabelais, Montaigne, Gessner), les peintres à l'utiliser comme motif principal (Dürer), les premiers alpinistes, enfin, la découvrent. Si le XVIIe siècle, par réaction contre la Renaissance, méprise la montagne, le XVIIIe siècle, en revanche, le « siècle de la nature », la place au-dessus de tout. C'est l'époque des grands naturalistes suisses, du Grand Haller et de son poème «Les Alpes », de Rousseau, d'H.-B. de Saussure, de la conquête du Mont-Blanc et de la naissance du tourisme. Voici enfin le XIXe siècle, qui fait de la montagne « un lieu d'élection ». Le tourisme s'organise ; peintres, écrivains, poètes, savants se tournent vers les cimes... Mais ils sont trop... je m'arrête. Lisez plutôt « L'Epopée alpestre ». C'est un beau livre, en même temps qu'un guide sûr et agréable dans le domaine si cher au cœur de tant de Suisses : la Montagne. H. D.

Le Rathaus de Berne, par Robert Grimm (traduction L. Degoumois). Neuchâtel, éditions du Griffon. 25,5 × 19 cm. 48 pages. Illustré de trente-deux photos en pleine page. Prix : 3 fr.

Sous le titre général de « Trésors de mon Pays », les éditions du Griffon viennent de commencer la publication d'une série d'ouvrages « destinés à faire mieux connaître les monuments et les œuvres d'art de la Suisse, son folklore, ses richesses naturelles ».

Le premier fascicule paru — il s'agit, en effet, de fascicules sur beau papier comprenant chacun 16 pages de texte et 32 pages d'illustrations — le premier fascicule donc est consacré au Rathaus de Berne. Il débute par un bref historique du fameux édifice bernois, depuis sa fondation, au début du XVe siècle, jusqu'à sa dernière et si parfaite rénovation de 1940-42. Un deuxième chapitre nous apprend ce qu'il faut voir et savoir du Rathaus. Voici l'extérieur du bâtiment avec sa façade noble et symétrique, son perron monumental, ses écussons, son horloge, ses statues, ses reliefs ; la halle du rez-de-chaussée avec ses 9 colonnes aux chapiteaux sculptés, ses fenêtres à niches, ses bahuts de style et le grand tableau de Hodler qui la décore ; voici encore l'immense salle des pas perdus avec ses 18 bas-reliefs représentant les épisodes les plus marquants de l'histoire de Berne et les plus illustres personnages de la cité (et Dieu sait s'il y en eut !) puis les salles du Grand Conseil et du Conseil d'Etat avec leurs magnifiques plafonds en voûtes ; d'autres salles encore, ornées de boiseries, de peintures et de sculptures d'artistes de

jadis et d'aujourd'hui ; voici encore la cave et le grand escalier, et les cours...

Mais ce qui fait véritablement de l'ouvrage un livre de grande valeur, ce sont les 32 photographies qui l'ornent. Elles sont splendides, ces photos, nettes, lumineuses, évocatrices, et je voudrais pouvoir les faire défiler devant vos yeux, lecteurs. Vous seriez conquis, j'en suis sûr.

H. D.

Portrait de la France - Portrait de l'Allemagne, par Machiavel. Porrentruy, éditions des Portes de France, collection de l'Oiselier. 18,5 × 12 cm. 50 pages. Prix : 3 fr. 50.

Diplomate et homme d'Etat de la Florence du XVIe siècle, Nicolas Machiavel est un écrivain extrêmement clair et précis. Sa lucidité, de plus, est extraordinaire. Les deux « Portraits » édités par les « Portes de France », sont avant tout des tableaux de la situation intérieure de la France et de l'Allemagne. Ils contiennent aussi, cependant, des jugements sur le caractère des peuples observés. Jugements d'une exactitude souvent étonnante ! Un exemple ? — « Les Français sont si négligents que, si on sait les surprendre dans leur désordre, ils sont aisés à vaincre.»

Un charmant petit volume luxueusement édité sur beau papier et paraissant sous une délicate couverture artistique. Comme ses pareils de la « Collection de l'Oiselier », il fera la joie des amateurs de beaux livres.

H. D.

Vingt ans d'histoire diplomatique, 1919 - 1939, par Jacques Chastenet. Genève, éd. du Milieu du Monde. 20,3 × 15,3 cm. 280 pages. 55 photos hors-texte.

L'auteur présente modestement son livre — le deuxième de la collection « Bilans » que dirige M. Gérard Bauër — comme un « aide-mémoire », un simple « mémento ». C'est beaucoup mieux que cela. Mais d'abord, une petite réserve toute personnelle : on distingue à maintes reprises et malgré un louable souci d'objectivité une antipathie certaine à l'endroit du Front populaire et des Soviets. Il ne s'agit pas de chicaner, on m'accuserait tout aussitôt de l'antipathie contraire. Non, il convient de féliciter M. J. Chastenet d'avoir écrit un ouvrage où règnent l'abondance et la clarté, de l'avoir bâti selon un tel plan et d'être demeuré à ce point accessible. Les sources, données à la fin de l'avant-propos, ont été nombreuses et, on le devine, il ne dut pas être facile de les ordonner et de les condenser ainsi.

Le livre est divisé en quatre parties : I. La paix boîteuse, avec les chapitres suivants : Lendemains de paix, L'âge des conférences, La rupture du front interallié, De la Ruhr au Plan Dawes, Locarno, Stresemann et Briand, La Crise économique et la fin des illusions. — II. La marche à la guerre, avec : L'avènement d'Adolphe Hitler, Le début du duel nazi-soviétique, L'affaire d'Ethiopie et le réarmement allemand, De la guerre civile espagnole à l'Anschluss autrichien, Le drame tchécoslovaque, Vers la guerre. — III. L'émisphère oriental, qui traite du Proche-Orient et de l'Extrême-Orient. — Enfin, IV. Résumé et conclusion ; cette dernière, chacun peut la faire sienne.

Notons qu'une chronologie détaillée et précise facilite la recherche d'une date ou d'un fait entre le 12 janvier 1919 et le 3 septembre 1939, que quatre pages constituent un patient index des noms cités et que 55 photographies excellentes terminent ce volume désormais indispensable à quiconque voudra étudier la diplomatie d'entre deux guerres.

A. C.

Deux ans d'histoire secrète en Afrique du Nord, par Jacques Roulleaux-Dugage. Genève, éd. du Milieu du Monde. 19 × 12 cm. 177 pages.

De 1940 à 1942, l'auteur fut officier-censeur chargé de toutes les questions anglo-américaines en Afrique du Nord. Il explique la volte-face du général Noguès, Mers-El-Kébir, montre quel rôle entendaient faire jouer au général Weygand les Américains, dévoile les tractations engagées avec des messagers du président Roosevelt à la barbe des commissions d'armistice, le rôle de la censure qui prenait ses ordres à Vichy — ordres corrigés par le bon sens dans la mesure du possible, — donne son point de vue sur l'assassinat de Darlan et les raisons qui empêchèrent les Alliés de profiter tout à fait de leur débarquement.

Tout se tient, et l'un des côtés les plus intéressants de ce livre est de le montrer, grâce à la connaissance qu'a son auteur des besoins économiques de l'Afrique du Nord : nécessité de l'essence pour les travaux agricoles, d'où rapports constants avec l'Amérique tout en s'efforçant de ne point trop mécontenter l'Axe. — Un document vécu. A. C.

« Ceux » de Paris, août 1944, par René Dunan. Genève, éd. du Milieu du Monde. 19 × 12 cm. 405 pages. 1 photo et dessins de Pellos.

L'auteur, que présente M. Lazareff, fut pendant l'occupation correspondant clandestin de « Paris-Soir » ; il est aujourd'hui directeur des services d'informations et de reportages à « France-Soir ».

Ce volume — le deuxième de la collection « Documents d'aujourd'hui » — évoque, heure après heure, les journées de la libération vécues par le peuple de Paris.

C'est, avec par endroits une pointe de romanesque, le témoignage vivant parce que vécu de l'héroïsme des résistants. On fait connaissance avec nombre de héros modestes, avec la vie téméraire des directeurs et rédacteurs de journaux clandestins, avec aussi, hélas ! quelques « collaborateurs » tristement célèbres. Tour à tour émouvante ou comique, c'est l'histoire de Paris en ces journées d'août 1944 où toutes les pensées allaient à la Ville Lumière, chacun se demandant ce qu'il allait advenir d'elle. Le lecteur assiste aux combats de rues, à la prise de la Préfecture de police et du Sénat ; il est sur les barricades avec Aimos, « authentique gavroche », il assiste à l'arrivée des blindés du général Leclerc, à la réception réservée à Charles de Gaulle, « premier soldat français », aux derniers actes canailles des miliciens. M. René Dunan rend hommage aux cheminots, aux sergents de ville, à la nièce du général et aux femmes qui surent demeurer bien françaises, parmi lesquelles Marie Bell et Gilberte Géniat.

On lit d'une traite ce reportage et l'on se prend à regretter un peu de n'avoir pas connu « ça » de près.

Un livre qui fait aimer encore mieux Paris et la France. A. C.

Albert Anker, par H. Zbinden et M. Jeanneret. Neuchâtel, éd. du Griffon. 25 × 19 cm. 70 pages avec 7 planches hors-texte en couleur et 32 illustrations en noir en pleine page. Prix : 8 fr.

Tous ceux qui connaissent Albert Anker — et peut-on connaître sans l'aimer et l'admirer ce peintre de l'épopée rurale, de l'école et de l'enfance ? — tous ceux qui connaissent Albert Anker, dis-je, seront heureux de mettre dans leur bibliothèque ce joli volume que les éditions du Griffon nous présentent dans leur collection « Artistes de notre Pays ».

L'excellent texte de MM. Zbinden et Jeanneret nous apprend, dans une trentaine de pages, ce que fut l'existence du populaire peintre bernois, existence simple, faite « de tranquille acceptation de la tradition

paysanne, de fraternité de terroir et de douceur patriarcale ». Existence chrétienne aussi : la lumière qui brille, qui rayonne sur les visages qu'il a peints, c'est celle qui émane de la Bible. Existence « suisse », enfin : Anker « était attaché à son village par toutes ses fibres et cet amour nourrissait ses facultés picturales ».

Né en 1831 à Anet, Albert Anker passa son enfance dans le doux Seeland bernois. Très jeune, il se passionne pour le dessin. Sa famille souhaite en faire un théologien. Respectueux, il commence ses études. Mais l'art l'attire invinciblement. Il se libère et file à Paris. Vie modeste, Quartier-Latin, Ecole des Beaux Arts. Eveil de sa personnalité. Voyages en Italie puis expositions. Le succès vient ; avec lui, les commandes. Même la médaille d'or en 1866 et le ruban de la Légion d'honneur. Anker se marie et, dès lors, il passe ses hivers à Paris et ses étés à Anet. Il travaille ferme. Au pays, il s'intéresse aux questions scolaires, aux réformes de l'enseignement (déjà !). Il fait même partie, un temps, du Grand Conseil bernois, puis devient membre de la Commission fédérale des Beaux Arts. Il s'éteint en 1910, après une vieillesse paisible et honorée.

Son œuvre...

Mais non. On ne peut en parler en quelques mots. Procurez-vous plutôt le beau livre de MM. Zbinden et Jeanneret. Vous prendrez plaisir à le lire et surtout à y admirer les 39 reproductions — dont sept en couleurs — des meilleures œuvres de notre peintre national. Je suis sûr, qu'après cela, vous aimerez davantage notre cher Anker. H. D.

Les Amours de Genève, par F. Fournier-Marcigny. Genève-Annemesse, Les éditions du Mont-Blanc S. A. 14 × 20 cm. 288 pages.

Dès les premières lignes de ce livre, on est enchanté, captivé, pris à la fois par le charme de Genève et le génie des hôtes illustres et sensibles qu'on y voit passer et vivre.

Ce que l'auteur a voulu — il le dit dans son avant-propos — c'est « montrer entre 1810 et 1865, l'extraordinaire attirance du rivage, du paysage genevois sur les mœurs romantiques, le climat de Genève lui ayant valu, en ce temps là, la visite de quelques très remarquables personnages accompagnés la plupart de la femme de leurs rêves ».

Ainsi, nous voyons défiler des poètes, des musiciens, des romanciers, des hommes politiques : Mme de Staël et Rocca, le jeune housard passionné ; Byron et Claire Clairement ; Balzac et Evelyne Hanska, l'Etrangère ; Liszt et la comtesse d'Agoult ; Théophile Gautier et Carlotta Grisi, la dame aux yeux de pervenche ; d'autres encore...

Après le dernier chapitre, on croit sortir d'un rêve merveilleux. C'est avec émotion qu'on s'est approché de tous ces héros, qu'on s'est senti effleuré par leurs passions, par leur génie. Quelle vie débordante l'auteur a su leur donner ! Quelle poésie et quel pittoresque dans les descriptions : Cologny... le lac... Saint-Jean... le sentier des saules... les Délices... la haute-ville... On comprend l'importance du décor, familier ou grandiose, dans la vie des artistes et de ceux qui aiment, on éprouve, en lisant, le désir de revoir ces lieux, de reprendre les œuvres qui y furent composées.

Le visage de Genève, le charme du romantisme, l'intérêt historique, la puissance de vie et l'originalité des caractères, tout cela donne à ces pages leur pouvoir de séduction. N. M.

Le périlleux amour de Maurice de Guérin, par Eric Lugin. Genève, Editions du Milieu du Monde. In-16, double-cour. 248 pages. 4e vol. de

la collection « Les Amitiés amoureuses » dirigée par M. Francis Carco.

M. Eric Lugin a divisé son livre en trois parties. Dans la première, il suit Maurice de Guérin, ce « génie vierge comme Ariel » (J. Barbey d'Aurevilly dixit) de l'enfance au Cayla, près de sa sœur Eugénie, jusqu'à la mort survenue au même lieu à l'âge de 29 ans. C'est une étude psychologique bien intéressante de l'auteur du « Cahier vert », de cet esprit porté tantôt à la rêverie mystique, tantôt « à la critique et à la désespérance », influencé tour à tour par Lamennais, par Barbey d'Aurevilly ou par le mal du siècle.

La seconde partie est un portrait de la baronne Henriette-Marie de Maistre à travers les lettres échangées avec Maurice et à la lumière des notes que laisse l'auteur des « Diaboliques ». M. Lugin s'y efforce à pénétrer la nature de l'attachement de Guérin pour l'hôtesse des Coques. Il est un guide à la fois prudent, respectueux, pénétrant et sûr.

La dernière partie, la plus importante, est la publication des trente-neuf lettres d'amour que l'auteur du « Centaure » adressa à Mme de Maistre ; lettres remplies de fervente amitié, de respectueuse passion et parfois, des craintes et des reproches qu'inspirent la santé et la séparation. Mais surtout, cette correspondance dévoile une âme éprise de délicatesse et de beauté. A. C.

C. Géographie

Révélation de la montagne, par Julius Kugy. Neuchâtel, Victor Attinger. 13 × 20 cm. 208 pages. Illustré. Prix : 7 fr. 50.

Les Alpes Juliennes, les Dolomites, les Alpes Carniques, ont été le théâtre des premiers exploits de Kugy comme alpiniste. Ce groupe de montagnes compte de nombreux sommets déchiquetés aux pentes abruptes, vrai paradis des varappeurs. L'auteur a été le premier à gravir plusieurs de ces cimes. Pour lui, une ascension est autre chose qu'une performance sportive. C'est une source de jouissances infinies, un élancement vers le ciel. Il goûte la sauvage grandeur des paysages alpestres et excelle à en décrire les divers aspects. En qualité de botaniste, il herborise jusqu'à la limite des neiges éternelles et son enthousiasme pour la merveilleuse flore des hauteurs est communicatif.

« Révélation de la montagne » est un hymne au Créateur, un acte de gratitude bien propre à engager les jeunes gens sur le chemin de l'alpinisme. R. B.

D. Sciences, psychologie, etc.

Oiseaux, par C. A. W. Guggisberg et R. Hainard. Lausanne, Payot. 15,3 × 10,9 cm. 64 pages. 110 images en couleurs. Prix : 3 fr. 80.

Dans un format commode — pour la poche — la maison Payot présente une série de « Petits Atlas du naturaliste suisse ». Celui consacré aux oiseaux donne la description de plus de cent espèces réparties par habitat. L'introduction indique comment s'y prendre pour devenir un bon observateur de la gent ailée. Les planches en couleurs sont excellentes. Livre d'initiation fort bien fait et pratique, à recommander aux amis de la nature. A. C.

Mammifères, reptiles et batraciens de la Suisse, par C. A. W. Guggisberg. Lausanne, Payot. 15,3 × 10,9 cm. 64 pages. 16 planches en couleurs, de 73 animaux. Prix 3 fr. 80.

Ce volume, de la même collection que le précédent, débute par la classification des mammifères, avec procédés de détermination et renseignements précis et précieux sur les espèces décrites. De même pour les reptiles et les batraciens. La deuxième partie présente 16 planches en couleurs comprenant 73 animaux dont la description est en regard.

A. C.

Papillons de la Suisse, par C. A. W. Guggisberg et E. Hunzinger. Lausanne, Payot. 15,3 × 10,9 cm. 63 pages. 16 planches en couleurs avec 85 papillons. Prix : 3 fr. 80.

Les teintes chez les papillons, les métamorphoses, l'œil, la trompe, les pattes, les ennemis, les moyens de défense, papillons diurnes et nocturnes, autant de notions adroitement présentées qui constituent la première partie de cet autre « Petit Atlas du naturaliste ». La seconde moitié présente en 16 planches en couleurs 85 papillons décrits chacun en regard.

Il faut féliciter M. Guggisberg, ses collaborateurs et son éditeur, de mettre à notre disposition tant de connaissances en un format aussi léger, tout en maintenant une présentation aussi soignée. A. C.

L'homme à la découverte de son âme, par C. G. Jung, préface et traduction de R. Cahen-Salabelle. Genève, éd. du Mont-Blanc, 10e vol. d'« Action et Pensée ». 20 × 14,2 cm. 430 pages. Schémas. Prix : 6 fr. 75.

Il faut louer d'abord l'excellente préface écrite par le traducteur, M. R. Cahen-Salabelle, préface qui attribue au maître de Zurich la place qui lui revient de droit tout en expliquant fort bien la position adoptée à l'égard du savant par divers peuples, singulièrement le français.

Le livre proprement dit commence par l'exposé du « problème fondamental de la psychologie contemporaine » (notes étymologiques pertinentes, Orient et Occident, etc.), puis étudie « la psychologie et les temps présents » (soi-même et le différent autrui, conscience de groupe, conscience familiale, conscience diffuse de l'univers, psychologie et histoire).

Une deuxième partie traite des complexes (contenus conscients et inconscients, sentiments, sensations, intuition, affects, expériences).

La troisième et dernière a trait au rêve (causalité et finalité — où l'auteur se sépare de Freud, — classification des rêves) et à l'utilisation pratique de l'analyse onirique (exemples, précautions, similitude avec les complexes, le mythe dans le rêve, les archétypes, responsabilités, le Soi).

Qu'on n'éprouve nulle crainte à lire les termes cités ci-dessus, non plus qu'à voir l'épaisseur du volume. L'ouvrage n'est pas d'une lecture difficile. Il part de bases expérimentales sérieuses et prudentes, jamais dogmatiques, et montre les moyens d'investigation d'un savant pour qui philosopher n'est pas le but, mais bien apporter au névrosé un secours effectif et généreux, au simple lecteur une initiation efficace à la psychologie la plus récente. A. C.

L'Ame et l'Action, prémisses d'une philosophie de la psychanalyse, par Charles Baudouin. Genève, éditions du Mont-Blanc. 19,8 × 14,2 cm. 187 pages, 5 graphiques.

Comment exprimer, en ces quelques lignes, « la substantifique moelle » ? Un des mérites de cet ouvrage est de faire le point : où en est aujourd'hui la psychologie ? à quoi peut-elle dès maintenant prétendre ?

A travers le rationalisme et l'empirisme, l'auteur consacre son introduction à la recherche de ce qu'il nomme « les phénomènes-étalons ». « Dynamisme » de Leibniz, « effort » selon Maine de Biran, « élan vital » de Bergson, principes posés par Ribot sur lesquels édifie P. Janet, religion hindoue de Vivekananda, toutes ces tendances montrent que la psychologie devient une « science de l'action ».

Le livre est divisé en trois parties : I. Inconscient et tendances, où sont étudiés l'inconscient actif et ses « régions », les enseignements de la mentalité primitive, les tendances, la compensation et l'imagination. — II. Esquisse d'une théorie des complexes, laquelle comporte quatre chapitres : a) le déplacement affectif ; b) de l'Objet au Verbe ; c) Structure d'un complexe, avec, pour exemple, le complexe du sevrage ; d) point de vue de l'action chez Jung et la « Réalité de l'Ame ». — III. Application à quelques problèmes : esquisse d'une pathologie du risque ; introduction à une science du caractère ; la Sublimation ; la Psychologie, la Science et les Humanités. — Enfin, la conclusion, que l'auteur termine ainsi : « Une psychologie de l'action nous paraît devoir aboutir logiquement à une philosophie de la Personne. »

Faire le point, ai-je dit. Oui, et M. Baudouin y réussit clairement. Mais en plus, il apporte à l'édifice quelques pierres : son « système symbolique » et ses deux « lois de déplacement » ; le parallélisme qu'il découvre entre certaines thèses de Jung et de Bergson, et aussi cette bonne volonté conciliante qui lui permet de démontrer que, de Freud à Jung, il y a tout au plus position philosophique différente, élargissement et non contradiction ; l'invention dans la comparaison : ici, le recours fort adroit aux termes de la proposition : sujet, verbe, objet. Mais M. Baudouin n'est-il pas poète, essayiste, écrivain ? Comment dès lors s'étonner que le langage vienne servir le philosophe ? A telle enseigne que « L'Ame et l'Action » fut, en 1943, l'objet de la haute distinction qu'est le Prix Amiel.

A. C.

Itinéraire spirituel, par André Chédel. Genève, éd. du Mont-Blanc, 20 × 14,2 cm. 152 pages. Prix : 4 fr. 75.

Cette « petite Anthologie religieuse et morale de l'Orient » est une promenade à travers les religions qui, de l'Egypte au Japon, « entretinrent et entretiennent encore la foi de millions d'êtres humains ». Elle est, pour le profane, une prise de contact avec la pensée orientale, avec « les pensées » faudrait-il dire, par les textes extraits de la littérature égyptienne ; du Mazdéisme iranien de Zarathoustra ; du Coran qui inspire la religion de l'Islam, « aujourd'hui professée par plus de 240 millions de musulmans » ; du Rig-Véda, des Iça Upanishads, de la Bhagavad-Gita ou Chant du Seigneur et de sentences morales, pour le Brahmanisme ; du « credo bouddhique » qu'est le Livre des Quatre Vérités saintes pour le bouddhisme primitif ; et, pour le bouddhisme postérieur, des « deux grands courants doctrinaux : le Grand Véhicule (qui engendra en sanscrit la littérature des Sûtras dont le plus important est le Lotus de la bonne Loi) et le Petit Véhicule (en langue pâli) ; du Tao tö King, doctrine de Lao Tseu, le plus ancien des grands philosophes chinois, pour le Taoïsme ; de la Grande Etude, de l'Invariable Milieu et du Che King (livre de trois cents poèmes consacrés à la pureté des pensées), ces trois ouvrages contenant la philosophie de modération de K'ong Fou Tseu ou Confucius ; des Instructions familières, si sages, du lettré chinois Tchou-Pô-Lou ; du Shintoïsme dont l'origine même et ce Décalogue des enfants japonais expliquent l'attachement du peuple à son Mikado. (Il semble pourtant que les articles IV et V de ce Décalogue aient été

récemment transgressés.) ; enfin, de l'Amidisme, issu du Bouddhisme, à la littérature si abondante et si fraîche.

Avant chaque citation, l'auteur place un avertissement utile à la perception de la doctrine et de son développement historique.

A. C.

E. Essais, théâtre, etc.

Silence obligé, par Paul André. Neuchâtel, éd. Victor Attinger. 19,4 × 14,2 cm. In-16 jésus. 215 pages. Prix : 9 fr.

C'est, dans un style net, même agressif, un langage clair qui ne redoute ni la discussion, ni l'ironie, ni les formules frappantes : « Il faut se retrancher pour construire... les voyages élargissent l'horizon, mais ils déracinent... On ne conserve qu'en créant... Le Romand qui s'alémanise est un esprit faux... L'on ne pense bien que lorsqu'on pense dans la langue de son sang... Quand on est au-dessous d'un sujet, il est plus facile d'enrichir sa phrase que de la dépouiller jusqu'aux significatives nervures... L'Etat est un dieu assis. Il méprise le mouvement, il faut s'arrêter pour lui plaire et les suprêmes honneurs qu'il octroie, ce sont des sièges... » etc. Vous avez l'embarras du choix.

De quoi s'agit-il ? D'une sorte de « Défense et illustration de la langue française » en terre romande. L'auteur traite de la censure, de notre latinité, de la « ruineuse influence du bilinguisme », de l'Ecole, « cette basse-cour des humanités », des « responsables et des responsabilités », des traducteurs, de la valeur relative de certains titres, de l'enseignement « qui s'abuse et vous trompe », de la sélection, de la « prééminence de l'allemand » dans les textes fédéraux, du patois, d'une pensée suisse.

M. André est sévère à l'endroit de l'enseignement secondaire et de l'Université. On peut, en tout ou en partie, différer d'avis sur ce point. Mais quelle verve et quel beau pourfendeur ! Son livre brasse des idées originales, secoue quelque chose... Il est donc bienfaisant ! A. C.

Danse des morts, par J.-P. Zimmermann-Nicolas Manuel Deutsch. Neuchâtel, éditions Delachaux & Niestlé. 18,5 × 12,3 cm. 47 pages. Prix : 1 fr. 90.

Cette « Danse des morts », à 12 personnages et une voix, fait partie de la collection « Pour un théâtre chrétien » que dirigent MM. Jean Kiehl et Ch. Bergier.

Tour à tour, le pauvre artisan, l'empereur, le médecin, la reine, le chevalier, la jeune fille, le jeune homme, le juge, l'enfant de la veuve et le peintre Nicolas Manuel lui-même entrent dans la danse de l'inexorable mort.

« Vous viendrez à nous en dansant,
Ce que vous êtes, nous le fûmes,
Nous sommes ce que vous serez... »

psalmodient les morts dans l'épilogue. C'est ce chemin de toute la terre que, d'après Nicolas Manuel Deutsch, le poète Jean-Paul Zimmermann a transcrit en vers de coupes diverses — aisance et souplesse — où cependant domine l'octosyllabe.

L'œuvre du peintre du XVIe siècle, rajeunie par le poète neuchâtelois, a connu les honneurs de la scène, sur une musique de B. Reichel. Ce petit livre se termine du reste par quelques indications sur la mise en scène. Il fait partie d'une collection où figureront le Jedermann, de Hugo von Hofmannsthal, adapté par Charly Clerc ; le Mystère d'Abraham de F. Chavannes ; une Nativité, de Grund, et La Lumière luit dans les ténèbres, de Tolstoï. A. C.